

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution d'Angleterre \(œuvre\)](#), [Vie sociale \(Paris\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

*Ce document est une réponse à :*

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

---

**Collection 1837 (7 - 16 août)**

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Comment passerez-vous votre temps ? J'en suis préoccupé. L'ennui vous gagne aisément.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°45/70-71.

## Information générales

LangueFrançais

Cote

- 88, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/315-319

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°19 Jeudi matin, 9 heures.

Comment passerez-vous votre temps ? J'en suis préoccupé. L'ennui vous gagne aisément. Il y a bien peu de monde à Paris. En Angleterre. vous aviez trop d'amis, trop de conversations. Je crains qu'en France il ne vous en manque. ConteZ-moi en détail votre journée. Quoique j'espère aller bientôt y regarder moi-même, je veux savoir tout de suite ce qui en est. Vous n'avez pas contre l'ennui les ressources d'un homme, des affaires à soigner, le travail, l'étude. Je voudrais vous indiquer quelque chose d'intéressant à lire. Savez-vous lire, lire de manière à remplir quelques heures dans votre journée? J'ai peur que non. Votre vie s'est passée dans les relations de personne à personne, à voir, à causer, à écrire. Les grandes affaires, vous les avez traitées comme on traite les petites en conversation, en visite, en correspondance dans le train ordinaire de la vie. C'est de beaucoup la manière la plus amusante, et aussi la plus naturelle, et peut-être aussi la plus efficace. Vous y avez acquis, c'est-à-dire développé cette admirable intelligence des personnes, des caractères, cette disposition sympathique qui n'enlève point à votre esprit son indépendance, cette pénétration soudaine qui fait qu'avec vous rien ne se perd, que tout a un sens pour vous, que la moindre parole vous dit tout, que les éclairs les plus fugitifs de la physionomie ou de la pensée frappent vos yeux et vous illuminent comme serait le plus grand jour. Tout cela est exquis charmant et quand je suis après de vous, j'en jouis avec délice. Mais quand vous êtes seule que faites-vous de tout cela ? Vous souffrez de vos qualités de votre supériorité. Elles n'ont pas leur emploi accoutumé et il est difficile de leur en trouver un autre. Enfin dites-moi le compte de vos heures. Avez-vous jamais lu mes deux volumes sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre jusqu'à la mort de Charles 1er ? Si vous ne les avez pas lus, je vous les ferai porter Je crois que c'est vrai, et assez vivant. J'ai recommencé ici à m'occuper de l'époque qui suit, du gouvernement de Cromwell. Les Anglais à mon avis ne comprennent pas ce temps-là, surtout les hommes, leurs idées, leurs passions, leurs intérêts, et l'amalgame étrange l'action et la réaction continuelle de ces trois causes l'une sur l'autre dans leur conduite et dans leur âme. C'est peut-être une fatuité de ma part ; mais je crois qu'il faut avoir vu & presque fait une révolution pour en comprendre une autre. 10 h. 1/2. Voilà le facteur qui m'apporte votre n° 20 et qui repart sur le champs. Il faut que je lui donne ma lettre. Vous êtes donc un peu mieux, et je vous verrai le 18. Et que votre lettre est bonne, charmante. J'y répondrai demain. Ne vous inquiétez pas de moi. Je me porte et je me porterai à merveille. Soignez- vous, soignez vous. Que je vous trouve un peu

moins faible, un peu moins lasse. J'en ai tant d'envie ! Que tous les mots sont faibles ! Adieu. Adieu. Je ne comprends pas que vous n'ayez pas les N°12, 13 et 15. Les deux premiers ont été envoyés à Londres. Le troisième à Boulogne, poste restante. Il faut l'y faire redemander.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 19. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/909>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur88

Date précise de la lettreJeudi 10 août 1837

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

## Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N<sup>o</sup> 10

Comment passez-vous votre  
temps? Vous êtes préoccupé. L'homme vous yague aisément.  
Il y a bien peu de monde à Paris. En Angleterre,  
vous avez trop d'ami, trop de conversations. Je trouve  
qu'en France il ne vous en manque. Contez-moi en  
détail votre journée. Puisque j'espère aller bientôt y  
regarder moi-même, je veux savoir tout de suite ce  
qui en est. Vous n'avez pas, contrairement à ce que  
dit un homme, des affaires à s'occuper, le travail, l'étude.  
Je voudrais vous indiquer quelque chose d'intéressant  
à lire. Avez-vous le temps de lire de manière à remplir  
quelques heures dans votre journée? Les jours que  
non. Votre vie est passée dans les relations de  
personne à personne, à voir, à causer, à écrire. Les  
grandes affaires, vous les avez traitées comme on traite  
les petites, en conversation, en visite, en correspondance,  
dans le train ordinaire de la vie. C'est de beaucoup  
la manière la plus amicale, et aussi la plus  
naturelle, et peut-être aussi la plus efficace. Vous  
y avez acquis, c'est à dire développé, cette admirable  
intelligence des personnes, de caractère, cette disposition  
sympathique qui s'applique point à votre esprit son  
indépendance, cette pénétration candide qui fait

qu'avec vous rien ne se perd, que tout a un lieu pour  
vous, que la moindre parole vous dit tout, que les  
éclairs les plus fugitifs de la physionomie ou de la  
parole frappent vos yeux et vous illuminent, comme  
serait le plus grand jeu. Tout cela est exquis,  
charmant, et quand j. suis auprès de vous, j'en jouis  
avec délice. Mais quand vous êtes seule, que faites-vous  
de tout cela? Vous souffrez de vos qualités, de  
votre supériorité. Elles n'ont pas leur emploi  
accoutumé, et il est difficile de leur en trouver un autre.  
Écrivez-moi le compte de vos heures. Avez-vous  
jamais lu mes deux volumes sur l'histoire de la  
Révolution d'Angleterre jusqu'à la mort de Charles I?  
Si vous ne les avez pas lus, j. vous les ferai porter. Je  
crois que c'est vrai et assez vivant. J'ai recommencé  
ici à m'occuper de l'époque qui suit, du gouvernement  
de Cromwell. Les Anglais, à mon avis, ne comprennent  
pas ce temps-là, surtout les hommes, leurs idées,  
leurs passions, leurs intérêts, et l'émalgame étrange,  
l'action et la réaction continuelle de ces trois  
classes l'une sur l'autre dans leur conduite et  
dans leur sens. C'est peut-être une fatuité de  
ma part, mais je crois qu'il faut avoir vu de  
proche fait une révolution pour en comprendre  
une autre.

Vente la facture  
depare des le  
lettre. Vous êtes  
vieux le 18.  
J'y répondrai  
de ma part et  
vous, coignez-  
mains frist. et  
deuxis! Que

Je ne compris  
n° 12, 13 et 14  
à Londres. Le  
Il faut l'y faire

10 h 1/2

Voilà la facture qui m'apporte votre n° 20 et qui  
separe de le champ. Il faut que je lui donne ma  
lettre. Vous êtes donc un peu mieux, et je vous  
verrai le 18. Et que votre lettre se borne, charmante!  
Elle répondra demain. Ne vous inquiétez pas de moi.  
Je me porte et je me portera à Marseille. Saignez-  
vous, saignez-vous. Que je vous trouve un peu  
moins faible un peu moins lasse. J'en ai tant  
devoir ! Que tous les mots sans faibles ! Adieu. Adieu.

Je ne comprends pas que vous n'ayez pas les  
nos 12, 13 et 15. Les deux premiers ont été envoyés  
à Londres. Le troisième à Boulogne, poste restante.  
Il faut qu'il y soit redemandés.

un des pays  
est, que les  
is au de la  
ent, comme  
requi  
je n'ai jamais  
que fait, un  
utiles, de  
emploi  
comme un autre.  
Avez vous  
une de la  
de Chadet?  
qui peut-être  
reconnaitre  
du gouvernement  
ne comprennent  
leurs idées  
une étrange  
ce, bien  
doute et  
l'absence de  
mais vu le  
comprendre